



DIMANCHE

8

DÉCEMBRE

Joséphine Bakhita, l'esclave devenue sainte

Le Soudan est un pays bien plus grand que la France ; c'est le troisième plus grand pays d'Afrique. Le Darfour, à l'ouest du Soudan est une région plutôt agréable : des palmiers, des bananiers et d'énormes baobabs pour se protéger du soleil ; des fleurs avec de grands pétales aux couleurs vives. Au pied de la montagne, une vaste plaine et un village : Olgossa.

Bakhita (son nom signifie « celle qui a de la chance » dans sa langue) est la plus jeune d'une grande famille : trois frères et une grande sœur, déjà mariée et mère de famille. Son père est même le frère du chef du village. Elle vit heureuse entourée de sa famille.

Mais un jour, alors qu'elle n'a que 5 ans, des pillards saccagent son village et enlèvent sa grande sœur. Il faut reconstruire et réapprendre à vivre, avec la peur que cela recommence. Et cela recommence ! Bakhita a 9 ans à présent. Son village est de nouveau attaqué et elle est enlevée à son tour et emmenée au marché d'esclaves de Taweisha, très loin de son village natal.

Elle est vendue à un marchand de passage, et s'enfuit avec son amie de captivité, Binah. Mais les deux petites filles ne sont pas de taille face aux marchands d'esclaves et sont vite rattrapées. Battues, séparées, elles sont de nouveau vendues. C'est un homme très riche qui achète Bakhita, pour la mettre au service de ses deux filles. Un jour, il l'offre à son fils qui vient de se marier. Il est si brutal avec elle que Bakhita reste un mois sans pouvoir bouger.

A 10 ans, elle est de nouveau vendue. A un général de l'armée turque cette fois, qui se montre aussi brutal que son maître précédent. Il faut dire qu'à cette époque, en 1879, les esclaves n'étaient pas considérés comme des êtres humains, mais plutôt comme des objets. On enlevait les enfants à leurs parents pour les vendre. Leur maître pouvait les échanger, les offrir, comme on offre un jouet ou un petit chien.

Puis, un jour, alors qu'elle a 14 ans, Bakhita est rachetée par le consul d'Italie, Callisto Legnani. Ce n'est pas encore la liberté, mais Maître Callisto est un « bon » maître : pas de coups de fouet, pas d'insultes, pas de punitions. Durant deux ans, Bakhita aide la femme de chambre, en vivant une vie normale. Puis elle part pour l'Italie, où le consul « fait cadeau » de la jeune fille à un couple d'amis, Augusto et Turina Michieli. Bakhita devient leur gouvernante et vit à Mirano Veneto, près de Venise. Elle découvre que les italiens ne volent pas les enfants pour les vendre. Elle est correctement traitée et dispose même d'une chambre pour elle toute seule, avec des fleurs devant la fenêtre ! Elle devient la nounou d'Alice, surnommée Mimmina, la fille d'Augusto et Turina.

En 1887, Bakhita a 18 ans. Un ami de la famille Michieli lui a donné un crucifix en argent. Elle ne sait pas ce que c'est, mais c'est la première chose qu'elle possède de toute sa vie, alors, elle le cache, de peur qu'on ne le lui prenne. Cet ami, Illuminato, insiste pour que Bakhita entre à l'Institut des catéchumènes. Quand Madame Michieli part en voyage, elle confie Alice et Bakhita aux religieuses de l'Institut. La première question qui lui est posée est : « Voulez-vous connaître Dieu ? » et Bakhita répond par un « oui ! » enthousiaste, deux fois répété. Puis, madame Michieli rentre de voyage et vient tout naturellement récupérer sa fille et sa servante chez les religieuses avant de repartir pour l'Afrique. Mais, pour la première fois, Bakhita ne se laisse pas faire et refuse de la suivre. « Je ne veux pas aller en Afrique, parce que je n'ai pas terminé la préparation du baptême. Si je repars là-bas, je ne pourrai pas vivre ma religion. Il me faut rester avec les religieuses. » Madame Michieli insiste, fait même appel aux autorités pour obliger les sœurs à lui « rendre » Bakhita. C'est le Procureur du roi qui tranche : « N'oubliez pas, Madame, que nous sommes ici en Italie où, Dieu merci, l'esclavage n'existe pas. Seule cette jeune fille peut décider de son sort, avec une liberté absolue. » Nous sommes le 29 novembre 1889, Bakhita n'a pas encore 20 ans, elle n'est plus esclave.

Elle reçoit le baptême quelques mois plus tard des mains de Mgr Domenico Agostini, cardinal-archevêque de Venise. Elle est également confirmée et communie pour la première fois. Elle s'appelle maintenant Joséphine (Giuseppina en italien), du nom de sa marraine et prend aussi le prénom de Fortunata. Elle garde celui de Bakhita « celle qui a de la chance » qu'on lui a donné en esclavage car elle a oublié le prénom que sa mère lui avait donné. Enfin, elle reçoit celui de Marie pour se mettre sous la protection de la Sainte Vierge qu'elle aime beaucoup. « La Sainte Vierge Marie m'a protégée, même quand je ne la connaissais pas. Même au fond du découragement et de la tristesse, quand j'étais esclave, je n'ai jamais désespéré, parce que je sentais en moi une force mystérieuse qui me soutenait. » Peu à peu grandit en elle le désir de devenir religieuse. Est-ce possible ? La mère supérieure de l'Institut des catéchumènes ne s'y oppose pas : « Ni la couleur de la peau, ni la position sociale ne sont des obstacles pour devenir Sœur. » Le 8 décembre 1896, à Vérone, elle prononce ses premiers vœux dans la maison même où la fondatrice, Madeleine de Canossa, a vécu.

À Vérone, où elle vit désormais, les jours s'écoulaient au rythme de la prière et de la règle des religieuses. On appelle Joséphine *Madre Moretta*, « la petite Mère noire ». Les habitants de Vérone, d'abord étonnés, s'attachent à elle chaque

jour davantage. Joséphine est toujours souriante, accueillante et son amour de Jésus est immense. Quelques enfants se moquent d'elle parce qu'elle est différente des autres ; alors, pour les apprivoiser, les autres religieuses n'hésitent pas à raconter son histoire, si peu commune.

Lorsque la guerre éclate, en 1914, la maison des sœurs est utilisée comme hôpital militaire et Bakhita se dévoue à tous ces soldats blessés. Après la guerre, elle tombe malade : la faim, la fatigue et le froid ont raison de sa santé. Sa pneumonie finit par guérir, mais elle en gardera une grande fatigue. Elle devient alors « portière » comme disent les sœurs. C'est elle qui accueille les visiteurs et les élèves. Cela lui laisse le temps de raconter son histoire en détail à Ida Zanolini qui en fera un livre : *L'histoire merveilleuse*.

Les années passent et la Seconde Guerre mondiale arrive. Joséphine prie pour les civils et pour les militaires, qu'elle incite à garder leur âme loin du péché. Après une chute, elle doit marcher avec une canne. Puis la canne ne suffit plus, Joséphine est maintenant en fauteuil roulant. Elle a 74 ans et est religieuse depuis 50 ans. Immobilisée par la maladie, Joséphine passe de longues heures à égrener son chapelet. Quand elle meurt, le 8 février 1947, son visage est souriant.

Le pape Jean-Paul II la déclarera bienheureuse en 1992, patronne du Soudan en 1995. Elle sera canonisée à Rome le 1^{er} octobre 2000. Après sa mort, elle a obtenu grâces et miracles, mais le plus grand miracle, c'est elle-même : sa fidélité silencieuse et discrète, sa confiance sans limites, qui se résume à cette phrase : « Comme veut le Maître. » Voici sa prière :

« Ô Seigneur,
si je pouvais voler là-bas auprès de mes gens
et prêcher à tous à grands cris ta bonté ;
Oh, combien d'âmes je pourrais te conquérir !
Ma mère et mon père, mes frères, ma sœur encore esclave... tous,
tous les pauvres Noirs de l'Afrique,
fais ô Jésus, qu'eux aussi te connaissent et t'aiment ! »
